

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 4 (1909)

Artikel: La Suisse actuelle et les artistes
Autor: Ramuz, C.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749439>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Wunder auch, dass der glückliche Maler Josef Rotlacher ein bisschen seitwärts guckte nach dem Modell der makellosen Jungfrau, nach dem Marieli, das mit demütigem Scheitel neben ihm kniete und mit den züchtig gesenkten Wimpervorhängelein den unbändigen Jubel seiner Augen nicht zu verbergen vermochte.



LA SUISSE ACTUELLE ET LES ARTISTES

Je l'ai constaté moi-même, et souvent. Nos „artistes“ (qu'on me pardonne ce mot que je n'aime pas, mais il est commode, et j'entends par là tous ceux pour qui l'art, que ce soit sculpture ou musique, peinture ou littérature, est la raison même de vivre), nos artistes se détachent de plus en plus de leur pays; de plus en plus, ils s'y sentent perdus. On ne leur fera pas l'injure, j'espère, de leur répondre que c'est par pose et pour avoir vécu à l'étranger, et pour le faire sentir, comme ces petits jeunes gens qui reviennent de Paris avec des cravates à la mode, — et qu'ils „portent“ leur opinion comme d'autres leur cravate. Ils ne sont, hélas! que trop sincères. S'ils parlent ainsi, s'ils se laissent aller à cet aveu, c'est qu'ils y sont forcés; c'est qu'ils aiment leur patrie. Ils n'accusent point; ils déplorent.

Et sans doute sont-ils une minorité; une minorité même infiniment faible et restreinte, et le suffrage universel a le mépris de la minorité. Mais qu'on y prenne garde; ce n'est pas lui qui fait la vie profonde d'une nation. Ce ne sont pas ses décisions qui font la force d'un peuple. Qui donc a illustré la Grèce, sinon une minorité? Grâce à quoi *agit-elle* encore, parmi nous, sinon par son art et sa littérature qui sont d'une minorité? Et qui saurait le nom d'Athènes, minorité elle-même parmi les peuplades de la Grèce antique, sans Eschyle et sans Phidias? Je prends à dessein des exemples fameux, non qu'ils ne nous écrasent un peu, mais je pousse ma thèse à l'extrême; et à redescendre de là, et beaucoup plus bas si on veut, cette vérité n'en subsiste pas moins: qu'il n'y a que l'élite qui soit représentative d'une race et qu'il

est dangereux pour cette race de se séparer de son élite. — Quitte à rechercher maintenant les causes de cette désaffection que je signalais tout à l'heure, très réelle, j'y insiste, et peut-être plus profonde qu'on ne croit.

* * *

Il faut dire tout de suite que nous avons beaucoup changé¹⁾. Nous avons beaucoup changé depuis cinquante ans environ. Il s'est passé à peu près ceci: que la Suisse a des montagnes et que l'habitude est venue d'aller passer dans ses montagnes d'abord l'été, et à présent même l'hiver.

On connaît la légende de cette Suisse que *Tartarin dans les Alpes* et d'autres romans français ont eu vite fait de répandre. Une Suisse d'hôtels, une Suisse truquée et machinée comme les coulisses d'un théâtre, avec feux de Bengale sur les cascades, glaciers artificiels, crevasses à trappes, joueurs de cor des Alpes, faisant la quête après chaque air, et costumes nationaux pour sommelières. On a dit: légende, et je viens de me servir moi-même de ce mot; mais, à y regarder de près, je n'y vois pour ma part que la caricature d'une Suisse réelle, existant réellement, la plus encombrante, la plus tyrannique, la plus *influyente* de toutes. C'est elle qui s'impose aux yeux de l'étranger. Elle borde nos grandes routes, c'est-à-dire celles où le touriste passe, et qui ne sont souvent, par malheur, que de petits sentiers de montagne: elle a pénétré ainsi plus profond. Elle règne en maîtresse sur nos sommets, elle a envahi nos vallées; où qu'elle soit, elle prétend être chez elle, elle transforme tout à sa ressemblance. Et c'est à cette Suisse que nous autres artistes (si j'ose m'exprimer ainsi) nous nous heurtons à chaque pas.

Il y a l'hôtel, le goût de l'argent par l'hôtel, — et ce goût s'étant répandu, tout l'esprit d'un peuple s'en est trouvé modifié.

Je ne voudrais parler que de choses que je connais: c'est pourquoi je m'en tiendrai à Lausanne: l'exemple est d'ailleurs assez typique. Chaque fois que j'y reviens, j'ai pendant quelques

¹⁾ On me permettra de reprendre une question souvent traitée dans cette revue. Il n'y a pas en effet que la qualité de la protestation qui importe; il y a aussi le nombre des protestations. Et je parle ici au nom de plusieurs.

jours de la peine à m'y reconnaître. On n'y démolit plus maison par maison; des quartiers entiers disparaissent. De larges avenues poussiéreuses remplacent les petits chemins bordés de haies; partout des terrassements, des grues et des échafaudages; et quand on s'enquiert de la raison de ces bouleversements, la réponse est toute prête: „La ville se développe.“ Sans doute, et je veux bien qu'elle se développe, et je ne le voudrais pas qu'elle se développerait quand-même; là n'est pas la question; qu'on démolisse donc, qu'on bâtitse et qu'on rebâtisse tant qu'on voudra: mais il reste à savoir comment, et là commence la stupeur. C'est la Babel de l'architecture. Suis-je à Bagdad, à Stockholm ou à Tombouctou? au bord de la mer ou à deux milles mètres d'altitude? temples grecs (ou presque), bastides, chalets, villas napolitaines, cottages anglais, fermes vaudoises, tous les pays, tous les styles s'y rencontrent. Et ce n'est rien encore, ils ne sont pas que juxtaposés: ils coïncident. Telle bâtisse que je pourrais citer concilie le hall égyptien orné de fresques „pompeïennes“ avec les créneaux féodaux et le grand toit à la bernoise! Là-dedans, un timide „style suisse“ qui semble prendre, depuis trois ou quatre ans, de l'assurance et, l'imitation aidant, se répandre de plus en plus: excellent d'intention, sans doute, mais guère plus: vu du dehors, dans son détail et non dans sa structure, sans proportions, sans sincérité, bâtard et complexe: — au total, un parfait désordre, auquel aucun „plan d'extension“ ne saurait remédier.

Je m'empresse de le dire: je ne fais pas ici d'esthétique. J'ai trop maudit moi-même les théories désœuvrées de quelques demoiselles anglomanes; je sais trop combien la beauté n'est qu'un luxe dans la vie, pour brandir ici, comme on dit, „l'étendard bafoué de l'art“. Je ne vois dans ce désordre qu'un signe; je n'y cherche qu'un état d'esprit; et j'en reviens ainsi à ce que je disais plus haut: cet état d'esprit a non seulement de quoi surprendre, mais aussi de quoi épouvanter. Désordre au dehors, désordre dans les idées. Absence de tradition au dehors, absence de tradition au dedans. Goût de paraître, goût du „riche“ (au sens que donnent à ce mot les marchands de confection), vulgarité, anarchie. Du plaqué. De la dorure à bon marché, de la peinture pas solide, pas de fond; du ciment imitant le marbre et, par un amusant retour, du marbre imitant

le ciment: tout le bric-à-brac du bazar, l'objet tout fait, mais l'objet *voyant*. *On veut faire beau*, et c'est ce qu'il y a de pis. Nos grands-pères ne prétendaient pas faire beau: *ils faisaient comme on avait toujours fait*, en quoi ils avaient raison. Et sans m'étendre ici à des recherches accessoires, il y aurait de tout cela, en passant, une conclusion à tirer, c'est que rien n'est plus dangereux que le *goût du beau*, quoi qu'en pensent nos rusiniens. Le goût du beau n'aboutit presque toujours qu'à l'horrible. Ce qui nous manque désormais, c'est le goût de la tradition. Nous avons, en architecture, une tradition bourgeoise et une tradition campagnarde, toutes deux excellentes, parce que parfaitement adaptées et parfaitement „convenables“; elles s'en vont, c'est entendu; mais, avec elles, ce qui s'en va, je le crains, ce sont les traditions d'honnêteté, de simplicité et d'ordre qui avaient fait la force de notre peuple, et qu'il faut regretter davantage que quelques beaux ombrages et quelques vieilles maisons.

Voilà pour les villes, et nos villes désormais, hélas! cosmopolites. Mais le mouvement ne se limite pas là. L'hôtel est partout. La montagne est envahie; elle est devenue, grâce à lui, un centre inattendu de „luxe international“. On multiplie les chemins de fers électriques et les funiculaires: chaque ligne nouvelle est une conquête nouvelle. Et la montagne déjà s'en va, et la campagne plus résistante peut-être, en tout cas moins atteinte, mais de plus en plus absorbée par la ville, s'en ira, elle aussi.

Alors il se passe ceci: c'est que, croyant rentrer „chez nous“, nous autres artistes (toujours: si j'ose dire), nous ne rentrons nullement chez nous, nous faisons un petit voyage à l'étranger. C'est exactement, pour ma part, le sentiment que j'éprouve. Nous portons en nous une image, nous buttons à une réalité qui est presque son contraire. Nous étions attachés à des souvenirs, nous ne trouvons plus à les situer nulle part.

On peut le définir d'un mot: ce nouvel esprit (j'entends bien, encore une fois, qu'il n'est pas seul de son espèce, mais qu'il s'impose, et je ne recherche même pas s'il est du grand nombre ou de quelques-uns, mais il est en tout cas bien vivace et remuant), ce nouvel esprit est *bassement utilitaire*. On a vu qu'il y avait une façon commode de gagner de l'argent, on n'a pensé qu'à la perfectionner. L'étranger „amène de l'argent au pays“; on s'est dit:

„attirons l'étranger“. Et comme on lui prête, à tort ou à raison, des goûts et des instincts qui ne sont pas à son éloge, on s'est dit: „il nous faut des casinos, il nous faut des quais, il nous faut des tramways, il nous faut des Kursaals, il nous faut des ascenseurs perfectionnés, il nous faut le confort moderne, il nous faut des barres de fer, dans la montagne, aux passages difficiles, il nous faut des palaces-hôtels aux points de vue“ (tout cela pêle-mêle); et puis: „louons le lac, monopolisons le Cervin, mettons en cage la Jungfrau, restaurons, agrandissons, *soyons modernes!*“ Et puis tout le reste! Et puis „vive nous!“

Pas l'ombre d'une idée là-dedans. Je cherche à mesurer ma pensée, mais il faut bien le dire: On ne fait pas cela, parce que cela semble bien; on fait cela, parce que cela „rapporte“. En sorte que c'est maintenant l'hôtelier qui allume des feux de joie sur nos montagnes, le premier août. En sorte que notre fête nationale elle-même est un spectacle pour étrangers!

On répondra que j'exagère. Je m'interroge: je n'exagère pas. Tout au plus, je généralise. Et pour généraliser davantage, et sortir du „commerce“, parce que le commerce est sacré, tout le monde s'accorde à le dire, — que se passe-t-il dans nos Universités? Echappent-elles à cet état d'esprit? Je voudrais le croire, je n'en suis pas sûr. Des incidents récents le montrent. Un chauvinisme cantonal assez bête les a fait se multiplier tellement qu'un pays de 500,000 habitants (je parle de la Suisse romande) en compte déjà trois et en comptera bientôt quatre. Alors, ici aussi, il a bien fallu faire appel à l'étranger. L'émulation aidant, la grande question a été de savoir à quel total d'étudiants on arriverait, chaque semestre. Et ce total n'a pas tardé à augmenter „d'une façon réjouissante“. Mais il faut voir comment on s'y est pris. Il est étrange qu'une Université de langue française comme celle de Lausanne donne plusieurs de ses cours en allemand. A ceux-là la foule se rue! Il semblait que le premier devoir d'une Université *vaudoise* devait être de former des étudiants *vaudois*. Il n'en est rien. Et je puis en parler d'expérience, ayant passé par là. J'ai gardé le souvenir du malaise (peut-être niais, je l'accorde, mais malaise toutefois) que nous éprouvions, mes deux ou trois camarades vaudois et moi, quand nous pénétrions dans certains auditoires remplis jusqu'aux derniers bancs de demoiselles

russes et d'Allemands conquérants. Aucune place ne nous y était réservée. Il nous semblait préférable d'aller jouer aux quilles, en buvant un demi, dans la pinte du coin. Seulement il est indispensable que les „statistiques officielles“ soient en progrès constant. Il est non moins indispensable que les pensions prospèrent. Lausanne n'est-elle pas „ville d'éducation“? Cela se paie.

Et alors, les quelques-uns que nous sommes, parmi les artistes, à être fidèles au passé et à n'exister en somme que par lui, — comment nous le reprocher, si nous ne ressentons qu'amère solitude à errer dans des rues pleines d'une foule bigarrée, dont nous ne comprenons pas la langue? Comment nous le reprocher, si instinctivement nous cherchons l'écriteau: „Il est défendu de parler français!“ Y a-t-il quelque chose de bas dans ce sentiment? Y a-t-il quelque chose de laid à aimer, dans son cœur une représentation qu'on s'est faite de son pays et à souffrir de ne la retrouver nulle part autour de soi? Comment nous le reprocher, si nous nous sentons étrangers parmi nos compatriotes eux-mêmes, puisque profondément ils ont cessé d'être nos compatriotes, étant passés à d'autres habitudes, à d'autres goûts et à d'autres besoins? Alors, levant les yeux: pourtant c'est toujours là-bas la montagne, „d'où nous viennent nos libertés“. Ah! oui, où sont-elles „nos libertés“? Est-ce de voir quelques intrigants s'arroger le droit (légal! je sais) de remplir nos rues d'une odieuse architecture, de construire des casinos et d'avilir tous un pays: de le voir, et d'en pleurer et de ne pas oser le dire! Parce qu'alors on fait des grands yeux: et les impôts! et les finances! et les *Affaires!*

Heureusement pour nous que nous ne sommes plus seuls de notre avis. Voici que déjà le paysan d'Echallens quittant vers midi la Riponne, commence à grogner sur son siège et à lever son fouet quand une automobile passe en hurlant sous le nez de son cheval. Voici que déjà un bon pasteur de campagne se met à dire entre deux grandses: „Je n'aime pas revenir à Lausanne; je ne m'y sens plus chez moi.“ Voici que ce sentiment gagne de plus en plus, et il n'y a pas d'action sans réaction. Et enfin qu'on prenne garde que l'étranger, juste punition! ne nous abandonne, parce que *nous* cherchant, il ne nous trouve plus; cherchant un peuple et une race, il ne trouve à leur place qu'une

imitation ridicule de ce qu'il a laissé, en partant, chez lui. Le moment n'est peut-être pas loin où l'on expulsera avec ménagements quelques bonnes petites douzaines d'entrepreneurs italiens un peu trop „avancés“ en affaires et où un joli „krack“ fera réfléchir nos spéculateurs.

* *

Je m'arrêterai ici. Il y aurait, je sais bien, à rechercher encore d'où nous vient cet état d'esprit, ce mesquin utilitarisme. Nul doute tout d'abord que ses racines ne soient en nous. Mais pour quelle raison il s'est si vite développé, grâce à quelles influences, cela aussi mériterait réflexion. Il y faudrait une longue étude. L'important n'est pas là. L'important et le redoutable, c'est que cette mentalité fasse tout disparaître devant elle.

Elle ferait presque regretter un certain rigorisme étroit, qui existe toujours, mais qui, de plus en plus, est mis de côté, lequel avait du moins de la dignité et de la tenue. Il y aurait tant d'autres choses à regretter! Le bon régent de l'ancien temps (et on sait quelle importance a chez nous le régent), le bon régent de village qui élevait des abeilles, récoltait les herbes des champs, et tenait son école, une gaule à la main, souvent utilisée. Etant de son village, il s'intéressait à son village. Les régents d'aujourd'hui sont des jeunes gens volontiers socialistes, surtout dépaysés, qui portent des toques de velours et qui jouent de la mandoline. Il y aurait à regretter une certaine bonhomie, bien de la race, celle-là, et qu'on ne trouve plus guère, du moins à la ville. Nous nous prenons terriblement au sérieux. Nous devenons terriblement pédants. Nous n'avons plus que le mot de méthode à la bouche et que ne lui fait-on pas dire, à ce mot! Une espèce de fureur pédagogique fait délirer les cervelles. Et, il faut le répéter, tout cela se tient.

Mais les regrets sont vains. Il vaut mieux agir. Et que feront donc les artistes? La liberté de penser leur manque, le passé s'en va, ils ne savent à quoi se prendre: il n'y a qu'un parti: l'exil. L'exil matériel, cela consiste à prendre un billet de chemin de fer pour Paris, Rome ou Munich. Ou bien l'autre, non moins néfaste: c'est-à-dire fermer sa porte, se séparer du reste de la société. Tout en élevant de temps en temps, comme je viens de

faire, une timide protestation inutile, mais qui les soulage; et aussitôt se remettre au travail. Heureux encore ceux qui auront découvert, quelque part, sous les noyers un petit village caché, paisible et doux, avec sa fontaine en granit et son église au cadran bleu où les heures sonnent si lentes. Heureux ceux-là, — et quant aux autres, tant pis pour eux!

Car c'est ce qu'on va leur répondre, n'en doutons point. Ou bien on leur dira: „Vous faites du sentiment!“ Eh oui, ils font du sentiment. Mais il faudrait, une fois pour toutes, qu'on se mît dans la tête que le „sentiment“, là comme ailleurs, est quelque chose. On nous a vanté à l'école les hauts faits des héros de Sempach et de Morgarten. Quelle fut leur force, sinon le sentiment? Ce n'était pas du moins le nombre. Et „l'amour de la patrie“, comme on disait, car le mot est un peu démodé, est-il autre chose que du sentiment? Cherchez bien, vous en trouverez partout où il y a de la vitalité et de la grandeur. Et après avoir été au „pratique“ et à l'immédiat, on reviendra peut-être à l'idée, parce qu'il n'y a qu'elle, et de quelque nature qu'elle soit, qui parvienne à discipliner la vie.

LAUSANNE

C.-F. RAMUZ



ZUM VERSTÄNDNIS VON HEBBELS TRAGIK.

Als Hebbel noch schwer unter dem Druck seiner „Wohltäter“ litt, die mit allen Mitteln darauf hinarbeiteten, er solle irgend ein Brotstudium ergreifen, da schrieb er an Elise Lensing, die einzige, bei der er ein wenig Verständnis erhoffen durfte: „Einen andern Weg wie andere Leute muss ich nun doch einmal einschlagen, das bedingen meine Verhältnisse, wie meine Natur. Daraus, dass er anders ist, folgt aber noch nicht, dass er verkehrt ist, oder aber gar nicht zum Ziele führt. Die Religion des Entbehrens, die ich längst zur meinigen gemacht, bringt es mit sich, dass es mir völlig gleichgültig sein muss, wann ich am Ziele anlange; wer sich aber so gegen das Leben gestellt hat,